

15 DÉCEMBRE.

FÉNÉRAILLES DE L'EMPEREUR³NOTES PRISES SUR PLACE⁴

J'ai entendu battre le rappel dans les rues depuis six heures et demie du matin. Je sors à onze heures. Les rues sont désertes, les boutiques fermées; à peine voit-on passer une vieille femme çà et là. On sent que Paris tout entier s'est versé d'un seul côté de la ville comme un liquide dans un vase qui penche. Il fait très froid; un beau soleil, de légères brumes au ciel. Les ruisseaux sont gelés.

Comme j'arrive au pont Louis-Philippe, une nuée s'abaisse et quelques flocons de neige poussés par la bise viennent me fouetter le visage. En passant près de Notre-Dame, je remarque que le bourdon ne tinte pas. Rue Saint-André-des-Arts; le mouvement fébrile de la fête commence à se faire sentir. Oui, c'est une fête; la fête d'un cercueil exilé qui revient en triomphe. Trois hommes du peuple, de ces pauvres ouvriers en haillons, qui ont froid et faim tout l'hiver, marchent devant moi tout joyeux. L'un d'eux saute, danse et fait mille folies en criant: «Vive l'empereur!» De jolies grisettes parées passent, menées par leurs étudiants. Des fiacres se hâtent vers les Invalides.

Rue du Four, la neige s'épaissit. Le ciel devient noir. Les flocons de neige le sèment de larmes blanches. Dieu semble vouloir tendre aussi. Cependant le tourbillon dure peu. Un pâle rayon blanchit l'angle de la rue de Grenelle et de la rue du Bac, et là, les gardes municipaux

arrêtent les voitures. Je passe outre. Deux grands chariots vides menés par des soldats du train viennent à grand bruit derrière moi et rentrent dans leur quartier au bout de la rue de Grenelle, au moment où je débouche sur la place des Invalides. Là, je crains un moment que tout ne soit fini et que l'empereur ne soit passé, tant il vient de passants de mon côté, lesquels semblent s'en retourner. C'est tout simplement la foule qui reflue, retournée par un cordon de gardes municipaux à pied. Je montre mon billet pour la première estrade à gauche, et je franchis la haie.

Ces estrades sont d'immenses échafaudages qui couvrent, du quai à la grille du dôme, tous les gazons de l'Esplanade. Il y en a trois de chaque côté.

Au moment où j'arrive, le mur des estrades de droite me cache encore la place. J'entends un bruit formidable et lugubre. On dirait d'innombrables marteaux frappant en cadence sur des planches. Ce sont les cent mille spectateurs entassés sur les échafauds, qui, glacés par la bise, piétinent pour se réchauffer en attendant que le cortège passe.

Je monte sur l'estrade. Le spectacle n'est pas moins étrange. Les femmes, presque toutes bottées de gros chaussons et voilées, disparaissent sous des amas de fourrures et de manteaux; les hommes promènent des cache-nez extravagants.

La décoration de la place, bien et mal. Le mesquin habitant le grandiose. Des deux côtés de l'avenue deux rangées de figures héroïques, colossales, pâles à ce froid soleil, qui font un assez bel effet. Elles paraissent de marbre blanc. Mais ce marbre est du plâtre. Au fond, vis-à-vis le dôme, la statue de l'empereur, en bronze. Ce bronze aussi est du plâtre. Dans chaque entre-deux des statues, un pilier en toile peinte et dorée d'assez mauvais goût surmonté d'un pot-à-feu, — plein de neige pour le moment. Derrière les statues, les estrades et la foule; entre les statues, la garde nationale éparse; au-dessus des estrades, des mâts à la pointe desquels flottent magnifiquement soixante longues flammes tricolores.

Il paraît qu'on n'a pas eu le temps d'achever l'ornementation de la grande entrée de l'hôtel. On a ébauché au-dessus de la grille une façon d'arc de triomphe funèbre en toile peinte et en crépe, avec lequel le vent joue comme avec les vieux linges pendus à la lucarne d'une mesure. Une rangée de mâts tout nus et tout secs se dressent au-dessus des canons et, à distance, ressemblent à ces allumettes que les petits enfants piquent dans du sable. Des nippes et des haillons, qui ont la prétention d'être des tentures noires étoilées d'argent, frissonnent et clapotent pauvrement entre ces mâts.

¹ rupture avec les puissances. Palmerston, contraint à la conciliation par ses collègues, ainsi le sultan à rétablir Méhémet-Ali. L'apaisement diplomatique n'entraîne pas de reflux du mouvement belliqueux en France. Thiers envisage toujours la guerre. Il est contrainct par le roi à la démission; celui-ci a recours à Talon et Soult. Palmerston est quant à lui de plus en plus isolé dans ses menées francophobes, ses collègues soutenant tout comme la reine Victoria, la fin de la crise et la réintégration de la France dans le concert européen. Le 17 novembre, la Chambre des pairs adopte une adresse au roi favorable au gouvernement dont Guizot a clairement exprimé la position: «L'intéret supérieur de l'Europe [...] c'est le maintien de la paix partout et toujours.» Le 23 novembre, Méhémet-Ali est contraint par une escadre anglaise croisant au large d'Alexandrie de quitter la Syrie et de rendre sa flotte à la Turquie, moyennant le rétablissement officiel de sa souveraineté héréditaire sur l'Égypte.

² Louis-Philippe, sur l'initiative de Thiers, avait demandé à l'Assemblée l'autorisation de ramener en France les cendres de l'Empereur. Sous le commandement du prince de Joinville, la frégate la Belle-Poule s'était rendue à Sainte-Hélène et avait ramené à Cherbourg le 10 novembre. De là, les cendres furent transportées à Paris et déposées dans la chapelle Saint-Jérôme des Invalides en attendant le tombeau définitif.

³ La Bibliothèque nationale possède une copie de ce texte, de la main de Juliette Drouot. Le manuscrit original appartient à Louis Barthou, signale Henri Guillemin.

⁴ Signé-il bien de «Saint-André-des-Arts» ou de Saint-André-des-Arts, près de Notre-Dame? Possible erreur de lecture du manuscrit.

Au fond, le dôme, avec son pavillon et son crépe, glacé de reflets métalliques, estompé par la brume sur le ciel lumineux, fait une figure sombre et splendide.

Il est midi.

Le canon de l'hôtel tire de quart d'heure en quart d'heure. La foule piétine et bat la semelle. Des gendarmes déguisés en bourgeois, mais trahis par leurs éperons et leurs cols d'uniforme, se promènent çà et là. En face de moi, un rayon éclaire vivement une assez mauvaise statue de Jeanne d'Arc, qui tient une palme à la main dont elle semble se faire un écran comme si le soleil lui faisait mal aux yeux.

À quelques pas de la statue, un feu, où des gardes nationaux se chauffent les pieds, est allumé dans un tas de sable.

De temps en temps des musiciens militaires envahissent un orchestre dressé entre les deux estrades du côté opposé, y exécutent une fanfare funèbre, puis redescendent en hâte et disparaissent dans la foule, sauf à reparaitre le moment d'après. Ils quittent la fanfare pour le cabaret. Un crieur erre dans l'estrade, vendant des complantes à un sou et des relations de la cérémonie. J'achète deux de ces papiers.

Tous les yeux sont fixés sur l'angle du quai d'Orsay par où doit déboucher le cortège. Le froid augmente l'impatience. Des fumées blanches et noires montent çà et là à travers le massif brumeux des Champs-Élysées, et l'on entend des détonations lointaines. Tout à coup les gardes nationaux courent aux armes. Un officier d'ordonnance traverse l'avenue au galop. La hâte se forme. Des ouvriers appliquent des échelles aux pilastres et commencent à allumer les pots-à-feu. Une salve de grosse artillerie éclate bruyamment à l'angle est des

Invalides; une épaisse fumée jaune, coupée d'éclairs d'or, remplit tout ce coin. D'où je suis, on voit servir les pièces. Ce sont deux beaux vieux canons sculptés du XVII^e siècle dans le bruit desquels on sent le bronze. Le cortège approche.

Il est midi et demi.

À l'extrémité de l'esplanade, vers la rivière, une double rangée de grenadiers à cheval, à buffèteries jaunes, débouche gravement. C'est la gendarmerie de la Seine. C'est la tête du cortège. En ce moment le soleil fait son devoir et apparaît magnifiquement. Nous sommes dans le mois d'Austerlitz.

Après les bonnets à poil de la gendarmerie de la Seine, les casques de cuivre de la garde municipale de Paris, puis les flammes tricolores des lanciers secouées par le vent d'une façon charmante. Fanfares et tambours. Un homme en blouse bleue grimpe par les charpentes extérieures, au risque de se rompre le cou, dans l'estrade qui me fait face. Personne ne

paide. Un spectateur en gants blancs le regarde faire et ne lui tend pas la main. L'homme arrive pourant.

Le cortège, mêlé de généraux et de maréchaux, est d'un admirable aspect. Le soleil, frappant les cuirasses des carabiniers, leur allume à tous sur la poitrine une étoile éblouissante. Les trois écoles militaires passent avec une fière et grave contenance. Puis l'artillerie et l'infanterie, comme si elles allaient au combat; les caissons ont à leur arrière-train la roue de rechange, les soldats ont le sac sur le dos.

À quelque distance, une grande statue de Louis XIV, largement étoffée, et d'un assez bon style, dorée par le soleil, semble regarder cette pompe avec stupeur.

La garde nationale à cheval paraît. Brouhaha dans la foule. Elle est en assez bon ordre pourtant; mais c'est une troupe sans gloire, et cela fait un trou dans un pareil cortège. On rit.

J'entends ce dialogue:

« Tiens! ce gros colonel! comme il tient drôlement son sabre! — Qu'est-ce que c'est que ça! — C'est Montalivet. »

Voici un détail rigoureusement vrai. Au moment où la garde nationale a paru, le soleil d'Austerlitz s'est voilé. Au reste, pendant toute cette journée, il s'est comporté avec une intelligence rare et il a fait plus d'une malice⁸. J'indeterminables légions de garde nationale à pied défilent maintenant, fusils renversés comme la ligne, dans l'ombre de ce ciel gris. Un garde national à cheval, qui laisse tomber son chapska et galope ainsi quelques temps nu-tête malgré qu'il en ait, amuse fort la galerie; c'est-à-dire cent mille personnes.

De temps en temps, le cortège s'arrête, puis il reprend sa marche. On achève d'allumer les pots-à-feu qui fument entre les statues comme de gros bois de punch.

L'attention redouble. Voici la voiture noire à frise d'argent de l'aumônier de la *Belle-Poule*, au fond de laquelle on entrevoit le prêtre en deuil; puis le grand carrosse de velours noir à panneaux-glaces de la commission de Sainte-Hélène, quatre chevaux à chacun de ces deux carrosses.

Tout à coup le canon éclate à la fois à trois points différents de l'horizon. Ce triple bruit simultané enferme l'oreille dans une sorte de triangle formidable et superbe. Des tambours éloignés battent aux champs.

Le char de l'empereur apparaît.

Le soleil, voilé jusqu'à ce moment, reparait en même temps. L'effet est prodigieux.

⁸ Ce passage mis entre crochets, et rétabli par Henri Guillemin, avait été biffé par Hugo dans son manuscrit.

On voit au loin, dans la vapeur et dans le soleil, sur le fond gris et roux des arbres des Champs-Élysées, à travers de grandes statues blanches qui ressemblent à des fantômes, se mouvoir lentement une espèce de montagne d'or. On n'en distingue encore rien qu'une sorte de scintillement lumineux qui fait étinceler sur toute la surface du char tantôt des étoiles, tantôt des éclairs. Une immense rumeur enveloppe cette apparition.

On dirait que ce char traîne après lui l'acclamation de toute la ville comme une torche traîne sa fumée.

Au moment de tourner dans l'avenue de l'Esplanade, il reste quelques instants arrêté par quelque hasard du chemin devant une statue qui fait l'angle de l'avenue et du quai. J'ai vérifié depuis que cette statue était celle du maréchal Ney.

Au moment où le char-catalaïque a paru, il était une heure et demie.

Le cortège se remet en marche.

Le char avance lentement. On commence à en distinguer la forme.

Voici les chevaux de selle des maréchaux et des généraux qui tiennent le cordon du poêle impérial.

Voici les quatre-vingt-six sous-officiers légionnaires portant les bannières des quatre-vingt-six départements. Rien de plus beau que ce carré, au-dessus duquel frissonne une forêt de drapeaux. On croirait voir marcher un champ de dahlias gigantesques.

Voici un cheval blanc couvert de la tête aux pieds d'un crêpe violet, accompagné d'un chambellan bleu ciel brodé d'argent et conduit par deux valets de pied vêtus de vert et galonnés d'or. C'est la livrée de l'empereur. Frémissement dans la foule: « C'est le cheval de bataille de Napoléon! » La plupart le croyaient fortement. Pour peu que le cheval eût servi deux ans à l'empereur, il aurait trente ans, ce qui est un bel âge de cheval.

Le fait est que ce palefroi est un bon vieux cheval compare qui remplit depuis une dizaine d'années l'emploi de cheval de bataille dans tous les enterrements militaires auxquels préside l'administration des pompes funèbres.

Ce coursier de paille porte sur son dos la vraie selle de Bonaparte à Marengo. Une selle de velours cramoisi à double galon d'or, assez usée.

Après le cheval viennent en lignes sévères et pressées les cinq cents marins de la *Belle-Poule*, jeunes visages pour la plupart, en tenue de combat, en veste ronde, le chapeau rond verni sur la tête, les pistolets à la ceinture, la hache d'abordage à la main et le sabre au côté, un sabre court à large poignée de fer poli.

Les salves continuent.

En ce moment on raconte dans la foule que ce matin le premier coup de canon tiré aux Invalides a coupé les deux cuisses d'un garde municipal. On avait oublié de déboucher la pièce. On ajoute qu'un homme a glissé, place Louis-XV, sous les roues du char et a été écrasé.

Le char est maintenant très près. Il est précédé presque immédiatement de l'état-major de la *Belle-Poule*, commandé par M. le prince de Joinville à cheval. M. le prince de Joinville a le visage couvert de barbe (blonde), ce qui me paraît contraire aux règlements de la marine militaire. Il porte pour la première fois le grand cordon de la Légion d'honneur. Jusque-là il ne figurait sur le livret de la Légion que comme simple chevalier.

Arrivé précisément en face de moi, je ne sais quel obstacle momentanément se présente. Le char s'arrête. Il fait une station de quelques minutes entre la statue de Jeanne d'Arc et la statue de Charles V.

Je puis le regarder à mon aise. L'ensemble a de la grandeur. C'est une énorme masse, dorée entièrement, dont les étages vont pyramidant au-dessus des quatre grosses roues dorées qui la portent. Sous le crêpe violet semé d'abellies, qui le recouvre du haut en bas, on distingue d'assez beaux détails; les aigles effarés du soubassement, les quatorze Victoires du couronnement portant sur une table d'or un simulacre de cercueil. Le vrai cercueil est invisible. On l'a déposé dans la cave du soubassement, ce qui diminue l'émotion.

C'est là le grave défaut de ce char. Il cache ce qu'on voudrait voir, ce que la France a réclamé, ce que le peuple attend, ce que tous les yeux cherchent, le cercueil de Napoléon.

Sur le faux sarcophage on a déposé les insignes de l'empereur, la couronne, l'épée, le sceptre et le manteau. Dans la gorge dorée qui sépare les Victoires du faite des aigles du soubassement, on voit distinctement, malgré la dorure déjà à demi écaillée, les lignes de suture des planches de sapin. Autre défaut. Cet or n'est qu'en apparence. Sapin et carton-pierre, voilà la réalité. J'aurais voulu pour le char de l'empereur une magnificence qui fût sincère.

Du reste, la masse de cette composition sculpturale n'est pas sans style et sans fierté, quoique le parti pris du dessin et de l'ornementation hésite entre la Renaissance et le rococo.

Deux immenses faisceaux de drapeaux pris sur toutes les nations de l'Europe se balancent avec une emphase magnifique à l'avant et à l'arrière du char.

Le char, tout chargé, pèse vingt-six mille livres. Le cercueil seul pèse cinq mille livres.

Rien de plus surprenant et de plus superbe que l'attelage des seize chevaux qui traînent le char. Ce sont d'effrayantes bêtes, empanachées

de plumes blanches jusqu'aux reins et couvertes de la tête aux pieds d'un splendide caparaçon de drap d'or, lequel ne laisse voir que leurs yeux, ce qui leur donne je ne sais quel air terrible de chevaux fantômes. Des valets de pied à la livrée impériale conduisent cette cavalcade formidable.

En revanche, les dignes et vénérables généraux qui portent les cordons du poêle ont la mine la moins fantasmatique qui soit. En tête, deux maréchaux, le duc de Reggio, petit et borgne⁹, à droite; à gauche, le comte Molitor; en arrière, à droite, un amiral, le baron Duperré, gros et jovial marin; à gauche, un lieutenant général, le comte Bertrand, cassé, vieillard épuisé; noble et illustre figure. Tous les quatre sont revêtus du cordon rouge.

Le char, soit dit en passant, n'aurait dû avoir que huit chevaux. Huit chevaux, c'est un nombre symbolique qui a un sens dans le cérémonial. Sept chevaux, neuf chevaux, c'est un roulier; seize chevaux, c'est un fardier; huit chevaux, c'est un empereur¹⁰.

Les spectateurs des estrades n'ont cessé de battre la semelle qu'au moment où le char-catafalque a passé devant eux. Alors seulement les pieds font silence. On sent qu'une grande pensée traverse cette foule. Cependant je ne suis pas content d'elle; pas une acclamation, j'ôte mon chapeau; personne ne m'imite. Je suis obligé de crier: «*Chapeau bas!*»

9. Note de Victor Hugo: M. le duc de Reggio [Nicolas Oudinot, 1767-1847] n'est pas réellement borgne. Il y a quelques années, à la suite d'un refroidissement, le maréchal a été atteint d'une paralysie locale qui a enroué la joue et la paupière droite. Depuis cette époque, il ne peut ouvrir l'œil. Du reste, dans toute cette cérémonie, il a montré un admirable courage. Orble de blessures, âgé de soixante-quinze ans, il est resté en plein air, par un froid de quatorze degrés depuis huit heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi, en grand uniforme et sans manteau, par respect pour son général. Il a fait le trajet de Courbevoie aux Invalides à pied, sur ses trois jambes cassées, me disait spirituellement la duchesse de Reggio. Le maréchal, en effet, ayant eu deux fractures à la jambe droite et une à la jambe gauche, a eu bien véritablement trois jambes cassées. Après tout, il est remarquable que, sur tant de vieillards exposés pendant si longtemps à ce grand froid, il ne leur soit arrivé malheur à aucun. Chose rare, ces jurejurantes n'ont enlerré personne.

10. Note de Victor Hugo: 29 décembre 1840. — On a su, depuis, que les magnifiques housses de brocart d'or qui caparaçonnaient les seize chevaux étaient en tissu de verre. Économie peu digne. Trompe l'œil inconvenant. Aujourd'hui on lit dans les journaux cette singulière annonce:

Un grand nombre de personnes venues à l'établissement des tissus de verre, rue de Charonne, 97, pour voir le manteau impérial qui a décoré les côtes du char funèbre de Napoléon, ont désiré garder un souvenir de la grande cérémonie en faisant l'acquisition de quelques aigles de ce manteau. Le directeur de cet établissement, qui, pour exécuter la commande du gouvernement, a été forcé de les leur refuser, se trouve aujourd'hui en mesure de les satisfaire.

Ainsi, statues de bronze en plâtre, victoires d'or massif en carton-pierre, manteau impérial en tissu de verre, et, quinze jours après la cérémonie, aigles à vendre.

à une douzaine d'hommes, types bourgeois-de-Paris, placés devant moi. Alors seulement ils se découvrent. Cette façon d'être tient probablement à la saison. Ils sont bien froids; il est vrai qu'ils sont gâlés. En ce moment, un spectateur qui arrive des Champs-Élysées raconte que le peuple, le vrai peuple, a été tout autre. Les bourgeois des estrades ne sont déjà plus le peuple. Il a crié: «*Vive l'empereur!*» Il voulait délester les chevaux et trainer le char. Une compagne de la banlieue s'est mise à genoux; hommes et femmes baisaient les crêpes du sarcophage.

Il y a eu aussi des dialogues politiques: «*— À bas Guizot!*» criait l'un. «*Et à bas Thiers!*» répliquait l'autre. «*— Eh bien! reprend le premier, qu'est-ce qu'il le fait, Thiers? Qu'est-ce que tu lui veux, à Thiers, puisqu'il est dégoûté?*»

Au temps singulier où nous vivons, le savetier est envieux du Premier ministre.

Le char s'est remis en marche; les tambours battent aux champs; le canon redouble. Napoléon est devant la grille des Invalides. Il est deux heures moins dix minutes.

Derrière le corbillard viennent, en costumes civils, tous les survivants parmi les anciens serviteurs de l'empereur, puis tous les survivants parmi les soldats de la garde, vêtus de leurs glorieux uniformes déjà étranges pour nous.

Le reste du cortège, composé des régiments de l'armée et de la garde nationale, occupe, dit-on, le quai d'Orsay, le pont Louis-XVI, la place de la Concorde et l'avenue des Champs-Élysées jusqu'à l'arc de l'Étoile.

Le char n'entre pas dans la cour des Invalides, la grille posée par Louis XIV serait trop basse. Il se détourne à droite; on voit les marins entrer dans le souhassement et ressortir avec le cerueil, puis disparaître sous le porche élevé à l'entrée du palais. Ils sont dans la cour. C'est fini pour les spectateurs du dehors. Ils descendent à grand bruit et en toute hâte des estrades. Des groupes s'arrêtent de distance en distance devant des affiches collées sur les planches et ainsi conçues: LEROY, LIMONADIER, rue de la Serpe, près des Invalides. Vins fins et pâtisseries chaudes.

Je puis maintenant examiner la décoration de l'avenue. Presque toutes ces statues de plâtre sont mauvaises. Quelques-unes sont ridicules. Le Louis XIV, qui, à distance, avait de la masse, est grotesque de près. Macdonald est ressemblant. Mortier aussi. Ney le serait si l'on ne lui avait pas trop haussé le front. Du reste, le sculpteur l'a fait exagéré et risible à force de vouloir être mélancoïlique. La tête est trop grosse. À ce sujet on raconte que, dans la rapidité de cette improvisation de statues, les mesures ont été mal données. Le jour de la livraison venu, le

statuaire a fourni un maréchal Ney trop grand d'un pied. Qu'on fait les gens des Beaux-Arts? Ils ont scié à la statue une tranche de ventre de douze pouces de large et ils ont recollé tant bien que mal les deux morceaux.

Le plâtre badigeonné en bronze de l'empereur est embu et couvert de taches qui font ressembler la robe impériale à de la vieille serge rapiécée.

Ceci me rappelle - car la génération des idées est un étrange mystère - que cet été, chez M. Thiers, j'entendis Marchand, le valet de chambre de l'empereur, raconter que Napoléon aimait les vieux habits et les vieux chapeaux. Je comprends et je partage ce goût. Pour un cerveau qui travaille, la pression d'un chapeau neuf est insupportable.

« L'empereur, disait Marchand, avait emporté de France trois habits, deux redingotes et deux chapeaux : il a fait avec cette garde-robe ses six ans de Sainte-Hélène; il ne portait pas d'uniforme. »

Marchand ajoutait d'autres détails curieux. L'empereur, aux Tuileries, semblait souvent changer rapidement de costume. En réalité il n'en était rien. L'empereur était habituellement en costume civil, c'est-à-dire une culotte de casimir blanc, bas de soie blancs, souliers à boucles. Mais il y avait toujours là, dans le cabinet voisin, une paire de bottes à l'écuylère doublées en soie blanche jusqu'au-dessus du genou. Quand un incident survenait et qu'il fallait que l'empereur montât à cheval, il était ses souliers, mettait ses bottes, endossait son uniforme, et le voilà militaire. Puis il rentrait, quittait ses bottes, reprenait ses souliers et redevenait civil. La culotte blanche, les bas et les souliers ne servaient jamais qu'un jour. Le lendemain, cette dérogue impériale appartenait au valet de chambre.

Il est trois heures. Une salve d'artillerie annonce que la cérémonie vient de s'achever aux Invalides. Je rencontre B...¹². Il en sort. La vue du cerueil a produit une émotion inexprimable.

Les paroles dites ont été simples et grandes. M. le prince de Joinville a dit au roi : « - *Sire, je vous présente le corps de l'empereur Napoléon.* » Le roi a répondu : « - *Je le reçois au nom de la France.* »

Puis il a dit à Bertrand : « - *Général, déposez sur le cerueil la glorieuse épée de l'empereur.* » Et à Gourgaud : « - *Général, déposez sur le cerueil le chapeau de l'empereur.* »

Le Requiem, de Mozart, a fait peu d'effet. Belle musique, déjà ridée. Hélas ! la musique se ride; c'est à peine un art.

11. D'après Henri Guillemin, il s'agissait de Branger.

Le catafalque n'a été terminé qu'une heure avant l'arrivée du cerueil. B... était dans l'église à huit heures du matin. Elle n'était encore qu'à moitié tendue, et les échelles, les outils et les ouvriers l'encombraient. La foule arrivait pendant ce temps-là.

On a essayé de grandes palmes dorées de cinq à six pieds de haut aux quatre coins du catafalque. Mais, après les avoir posées, on a vu qu'elles faisaient un médiocre effet. On les a ôtées¹².

Du reste, B... est indigné. Il était placé derrière la tribune de la Chambre des députés. Des écoliers de septième seraient fessés s'ils avaient, dans un milieu solennel, la tenue, la mise et les manières de ces messieurs. À part un groupe qui est demeuré silencieux, grave et sérieux, presque tous ont eu des façons indécentes; la plupart ont gardé leur chapeau sur la tête jusqu'à l'entrée du cerueil, quelques-uns même, profitant de l'ombre, ne se sont pas découverts un seul instant. Ils étaient pourtant devant le roi, devant l'empereur et devant Dieu; devant la majesté vivante, devant la majesté morte et devant la majesté éternelle. M. Taschereau¹³, en redingote boutonnée, était étendu sur cinq banquettes, le nez à la voûte, les semelles de ses bottes tournées vers le cerueil de Napoléon. Les autres allaient et venaient, escadalaient les banquettes, enjambaient les clôtures et l'orgaïnaient les femmes avant l'arrivée du cerueil. M. Taschereau a péroré; il est indigné d'avoir été amené là d'avance, il a presque dit comme Louis XIV : « *J'ai failli attendre* »; il a ajouté une foule de choses spirituelles : « ce ne sont que les prêtres; quand ce sera le bon Dieu, vous m'avertirez; j'ôterai mon chapeau »; et : « Je suis de l'avis de Berruyer, qui a dit à Thiers, le jour où l'annonce de Napoléon a été faite à la Chambre : *C'est une belle blague, mais c'est une blague*, etc. M. de Schauenburg racontait des anecdotes; Mme Adélaïde passe pour mener le roi. Casimir Perier détestait

12. Note de Victor Hugo : 23 décembre. Depuis la translation du cerueil, l'église des Invalides est ouverte à la foule, qui la visite. Il y passe chaque jour cent mille personnes, de dix heures du matin à quatre heures du soir. L'éclairage de la chapelle coûte à l'État 350 francs par jour. M. Duchâtel, ministre de l'intérieur (qui passe pour fils de l'empereur, soit dit en passant), gémit hautement de cette dépense.

13. Jules Antoine Taschereau (1801-1874) est l'auteur des Œuvres complètes de Molière (8 vols.), de la Correspondance littéraire de Grimm et de Diderot (12 tols.), des *Historiettes de Tallentant des Récurer*. Il est l'auteur d'une Histoire de la vie et des écrits de Molière et d'une Histoire de la vie et des écrits de Corneille. Ami d'Armand Carrel et rédacteur au National, il devient après la révolution de 1830, secrétaire général de la préfecture de police, puis est élu député de Loches en 1838. En 1848, il fonde la Revue rétrospective (n° 1, mars 1848) dans laquelle il publie un document qui met en cause l'authenticité d'Auguste Blanqui, après l'échec de l'insurrection du 12 mai 1839, soulignant ainsi une tempête dans les rangs de la gauche républicaine. Il termine sa carrière comme administrateur général de la Bibliothèque impériale.

Mme Adélaïde. Un jour qu'il s'emportait contre la chambre des députés qui le gênait et qu'il allait jusqu'à regretter la forme de la monarchie absolue, Thiers lui dit : « Mon cher Perier, la différence entre la royauté absolue et le gouvernement constitutionnel, la voici en deux mots : subir la Chambre ou subir Mme Adélaïde. Que choisissez-vous ? » Casimir Perier garda un moment le silence, puis il dit : « Diable ! Comme vous y allez ! La Chambre ! »

Ceci me rappelle que M. Thiers me disait un jour à moi-même : « Sous l'ancien régime, il fallait que le ministre plût à Mme de Pompadour ; sous celui-ci, il faut qu'il plaise à la Chambre. J'aime encore mieux avoir affaire à mes quatre cents Fulchiron¹⁴, quoique je convienne que M. Fulchiron est moins jolie femme que Mme de Pompadour. » Il a été fait des calembours. On a dit : « Le ministère Guizot découvre le roi, mais Louis-Philippe en est charmé. Il aime qu'on le voie gouverner. Sous le ministère Thiers, au contraire, le roi était comme le bois de chauffage : scié et couvert. » Et de rire.

M. Isambert a quitté la tribune réservée où étaient les députés, et quelques minutes après on l'a vu, dans la cour d'honneur, battant la semelle avec un garde national, probablement électeur. La Chambre des pairs a été grave, digne et sévère. Le roi a attendu une heure et demie dans la sacristie et une heure dans l'église. M. de Lamartine n'est pas venu. M. Berryer non plus. M. Thiers, en frac, s'est approché de la tribune des femmes et y a prononcé son regard en disant à M. de Malleville : « Où sont ces dames ? » M. de Malleville a répondu : « Elles n'y sont pas. »

M. le prince de Joinville, qui n'avait pas vu sa famille depuis six mois, est allé baiser la main de la reine et serrer joyeusement celles de ses frères et sœurs. La reine l'a reçu gravement, sans effusion, en reine plutôt qu'en mère.

Pendant ce temps-là les archevêques, les curés et les prêtres chantaient le *Requiescat in pace* autour du cercueil de Napoléon.

Ainsi trois accueils différents ont été faits à l'empereur ; il a été reçu par le peuple, aux Champs-Élysées, pieusement ; par les bourgeois, sur les estrades de l'Esplanade, froidement ; par les députés, sous le dôme des Invalides, insolemment¹⁵.

14. Jean-Claude Fulchiron (1774-1859). Député du Rhône de 1811 à 1846, nommé pair de France en 1845, il soutint par ses votes le gouvernement conservateur. Il se retira au moment de la révolution de 1848.

15. Suivant une phrase biffée : « Peut-être, parmi les vétérans mutilés qui gardaient les coins du catafalque, le sabre au poing, y accablait-quelqu'un de ces vœux gratiateurs qui ont vu sauter les Cinq-Cents, insolents aussi, par les fenêtres de l'Orangerie, allusion au 18 brumaire 1799 de Bonaparte.

Le cortège a été beau, mais trop exclusivement militaire, suffisant pour Bonaparte, non pour Napoléon. Tous les corps de l'État eussent dû y figurer, au moins par députations. Du reste, l'incurie du gouvernement a été extrême. Il était pressé d'en finir. Philippe de Ségur, qui a suivi le char comme ancien aide de camp de l'empereur, m'a conté qu'à Courbevoie, au bord de la rivière, par un froid de quatorze degrés, ce matin, à huit heures, il n'y avait pas même une salle d'attente chauffée. Ces deux cents vieillards de l'ancienne maison de l'empereur ont dû attendre une heure et demie sous une espèce de temple grec ouvert aux quatre vents.

Même négligence pour les bateaux à vapeur qui ont fait avec le corps le trajet du Havre à Paris, trajet admirable, d'ailleurs, par l'attitude recueillie et grave des populations riveraines. Aucun de ces bateaux n'était convenablement aménagé, les vivres manquaient. Point de lits. Ordre de ne pas descendre à terre.

M. le prince de Joinville était obligé de coucher, lui vingtième, dans une chambre commune, sur une table. D'autres couchaient dessous. Il dormait à terre, et les plus heureux sur les banquettes ou des chaises. Il semblait que le pouvoir eût eu de l'humeur. Le prince s'en est plaint tout haut et a dit : « Dans cette affaire, tout ce qui vient du peuple est grand, tout ce qui vient du gouvernement est petit. »

Voulant gagner les Champs-Élysées, j'ai traversé le pont suspendu¹⁶ où j'ai donné mon sou. Générosité véritable, car la foule qui encombre le pont se dispense de payer.

Les légions et les régiments sont encore en bataille dans l'avenue de Neuilly.

L'avenue est décorée ou plutôt déshonorée dans toute sa longueur par d'âpreuses statues en plâtre figurant des Renommées et par des colonnes triomphales surmontées d'aigles dorés et posés en porte-à-faux sur les piédestaux en marbre gris. Les gamins se divertissent à faire des trous dans ce marbre qui est en toile.

Sur chaque colonne on lit entre deux faisceaux de drapeaux tricolores le nom et la date d'une des victoires de Bonaparte.

16. Comme beaucoup de ponts construits au début du XIX^e siècle, le pont des Invalides, érigé entre 1834 et 1836 par l'inspecteur Namer, était suspendu. Il ne fut jamais utilisé du fait de son instabilité et fut remplacé en 1829 par un autre ouvrage suspendu, appelé « de l'île de Pantin », qui se situait dans l'axe de cette voie conduisant au rond-point des Champs-Élysées. Un nouveau pont sera construit en 1854 dans le cadre des travaux de l'Exposition universelle qui se tendra un an plus tard sur les Champs-Élysées, au palais de l'Industrie et des Beaux-Arts et sur le cours La Reine. Réalisé en moins d'un an, il sera détruit par la débâcle des glaces de la Seine au moment du dégel.

Un médiocre décor d'opéra occupe le sommet de l'Arc de triomphe, l'empereur debout sur un char entouré de Renommées, ayant à sa droite la Gloire et à sa gauche la Grandeur. Que signifie une statue de la grandeur ? Comment exprimer la grandeur par une statue ? Est-ce en la faisant plus grande que les autres ? Ceci est du galimatias monumental. Ce décor, mal doré, regarde Paris. En tournant autour de l'Arc, on le voit par-derrière. C'est une vraie ferme de théâtre. Du côté de Neuilly l'empereur, les Gloires et les Renommées ne sont plus que des châssis grossièrement chantournés.

A propos de cela, les figures de l'avenue des Invalides ont été étrangement choisies, soit dit en passant. La liste publiée donne des alliances de noms bizarres et hardies. En voici une : *Lobau. Charlemagne. Hugues Capet.*

Il y a quelques mois, je me promenais dans ces mêmes Champs-Élysées avec Thiers, alors Premier ministre. Il eût à coup sûr mieux réussi cette cérémonie. Il l'eût prise à cœur. Il avait des idées. Il sent et il aime Napoléon. Il me contait des anecdotes sur l'empereur M. de Rémusat lui a communiqué les mémoires inédits de sa mère. Il y a là cent détails. L'empereur était bon et taquin. La taquinerie est la méchanceté des bons. Caroline, sa sœur, voulait être reine. Il la fit reine, reine de Naples. Mais la pauvre femme eut beaucoup de soucis dès qu'elle eut un trône et s'y rida et s'y fana quelque peu.

Un jour Talma déjeunait avec Napoléon (l'étriquette n'admettait Talma qu'au déjeuner). Voici que la reine Caroline arrivant de Naples, pâle et fatiguée, entre chez l'empereur. Il la regarde, puis se tourne vers Talma, fort empêché entre ces deux majestés. « Mon cher Talma, lui dit-il, elles veulent toutes être reines, elles y perdent leur beauté. Regardez Caroline. Elle est reine, elle est laide. »

Douze immenses pavillons tricolores portant en lettres d'or les noms des douze plus illustres armées du Directoire, du Consulat et de l'Empire se gonflent superbement autour de l'Arc de triomphe. À droite de la grande archivolte, on a mis le mâit de la grande armée. Cela est bien. Mais on lui a donné pour pendant, à gauche, l'armée de Sambre-et-Meuse. Pourquoi l'armée de Sambre-et-Meuse plutôt qu'une autre ? N'aurait-on pas dû consacrer un de ces pavillons à la garde impériale et le placer là vis-à-vis la grande armée ? La garde impériale était une armée, et on l'oublie dans cette distribution de bannières triomphales.¹⁷ Au moment où je passe, on achève de démolir les innombrables estrades tendues de noir et décorées de banquettes de bal qui ont été élevées par des spéculateurs à l'entrée de l'avenue de Neuilly. Sur l'une

telles, en face du jardin Beaujon, je lis cet écriteau : « Places à louer. Tribune d'Austerlitz. S'adresser à M. Berthelmao, confiseur. »

De l'autre côté de l'avenue, sur une baraque de salimbanchiques ornée de deux affreuses peintures d'enseigne représentant, l'une, la mort de l'empereur, l'autre, le fait d'armes de Mazafran, je lis cet autre écriteau :

NAPOLÉON DANS SON CERQUEL. TROIS SOUS.

Des hommes du peuple passent et chantent : « — Vive mon grand Napoléon ! Vive mon vieux Napoléon ! »

Des marchands parcourent la foule, criant : « — Tabac et cigares ! » D'autres offrent aux passants je ne sais quel liquide chaud et fumant dans une théière de cuivre en forme d'urne et voilée d'un crêpe. Une vieille revendueuse met naïvement son caleçon au milieu du brouhaha. Vers cinq heures, le char-catafalque, vide maintenant, remonte l'avenue des Champs-Élysées afin d'aller se remettre sous l'Arc de l'Étoile. Ceci est une belle idée.

Mais les magnifiques chevaux-spectres sont fatigués. Ils ne marchent qu'avec peine, et lentement, au grand effort des cochers. Rien de plus étrange que les hu-ho ! et les dia-hu ! tombant sur cet attelage à la fois impérial et fantasmagorique.

Je reviens chez moi par les boulevards. La foule y est immense. Devant la porte Saint-Martin, une espèce de petit homme monstrueux, haut d'une aune, bossu par-derrière et par-devant, s'arrête au beau milieu de la chaussée et crie à tue-tête : « — Vive Napoléon ! » C'est la première fois que j'entends un nain crier : Vive le géant ! Quelques pas plus loin, la foule s'écarte et se retourne avec une sorte de respect. Un homme passe fièrement au milieu d'elle. C'est un ancien houzard¹⁸ de la garde impériale : vétéran de haute taille et de ferme allure. Il est en grand uniforme, pantalon rouge collant, veste blanche à passenterie d'or, dolman¹⁹ bleu-ciel, colback²⁰ à flamme et à torsades, le sabre au côté, la sabretache²¹ battant la cuisse, l'aigle sur la gibeccièrre. Autour de lui les petits enfants crient : « — Vive l'empereur ! »

Il est certain que toute cette cérémonie a eu un singulier caractère d'escamotage. Le gouvernement semblait avoir peur du fantôme qu'il évoquait. On avait l'air tout à la fois de monter et de cacher Napoléon. On a laissé dans l'ombre tout ce qui eût été trop grand ou trop touchant. On a dérobé le réel et le grandiose sous des enveloppes plus ou moins

18. Hussard.

19. Veste à manches pendantes, ajustée à la taille.

20. Bonnet à poil en forme de cône trouqué renversé, fermé par une poche contigue.

21. Sac plat en forme de poche que le hussard suspendait à la ceinture à côté du sabre.

splendides, on a escamoté le cortège impérial dans le cortège militaire, on a escamoté l'armée dans la garde nationale, on a escamoté les chambres dans les Invalides, on a escamoté le cercueil dans le cénotaphe.

Il fallait au contraire prendre Napoléon franchement, s'en faire honneur, le traiter royalement et populairement en empereur, et alors on eût trouvé de la force là où l'on a failli chanceler.

Retre chez moi, je songe à cette journée. Il y a dix ans, après juillet 1830 : on a élevé au milieu de cette même esplanade des Invalides un monument à Lafayette, un buste en plâtre posé sur une borne-fontaine. Il m'est arrivé souvent alors, à moi qui hante les lieux déserts, de me promener mélancoliquement autour de ce buste qui se défigurait d'hiver en hiver, sous la pluie. Aujourd'hui, quand le cortège impérial a traversé précisément le même emplacement, le buste et la borne-fontaine qui auraient dû leur faire un obstacle avaient disparu comme si quelqu'un eût soufflé dessus. Personne n'y a songé. Personne ne s'est écrit que Napoléon passait sur le ventre de Lafayette. Cela tient à ce que Lafayette est oublié, tandis que Napoléon est toujours vivant. Lafayette n'était qu'une date. Napoléon est un génie.